

Valentina Anker : entretiens avec des femmes artistes

Autor(en): **Anker, Valentina**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **71 (1983)**

Heft [10]

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-276948>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Valentina Anker :

entretiens avec des femmes artistes

Dans un ouvrage qui paraît ces prochains jours aux Editions l'Age d'Homme, « La relève des muses », Valentina Anker s'est entretenue avec une vingtaine de femmes artistes de toutes tendances, de tout âge et de tout horizon.

Existe-t-il un art de femmes avec des qualités féminines ? Pourquoi n'y a-t-il pas eu de très grandes femmes artistes ? Et surtout ces questions sont-elles encore de mise aujourd'hui ? Les « entretiens avec des femmes artistes », de Valentina Anker, apportent des réponses d'une rare authenticité à ces questions. Nous publions ici les extraits de deux entretiens, l'un avec Pernette Gaulis, et l'autre avec Gabrielle Huessi.

Pernette Gaulis : si on m'avait donné la parole...

Pernette Gaulis : Tout a commencé quand j'étais petite fille, à l'âge où je pouvais parler. Ça a été presque une histoire de bagarre au départ, une histoire de dix-sept années de repas avec les trois hommes de ma famille. Pendant dix-sept ans, ces trois hommes ont parlé à table : j'adorais cela et j'aurais voulu avoir la parole. Mais je n'ai jamais pu entrer dans cette parole, comme eux la vivaient, et c'est peut-être à cause de la difficulté de m'accorder avec la parole que j'ai développé autre chose : c'est alors que j'ai regardé mes mains, tout ce qui était palpable, tout ce qui était rattaché à mon corps. Ma mère avait renoncé à la parole et j'ai pu me raccrocher à elle qui voulait que tout le monde respire et fasse ce qui est bon pour soi sans même le savoir, parce que ce n'est pas une personne qui analyse ; elle sent les choses, c'est une harmonisatrice. Elle avait une position très traditionnelle dans cette famille. Elle était écouteuse et aimante. Je ne voulais pas cette position-là. Je voulais que la parole soit aussi pour moi. Seulement les mots, ce n'est pas mon langage. (...)

J'intégrais ce que je faisais à ma vie comme une chose naturelle, comme ça m'était naturel de porter un enfant. Je ne donne pas une importance plus grande à mon travail personnel qu'à ma vie affective, qu'à mes relations avec mes amis. C'est une espèce d'entreprise générale. J'ai fait plus de découvertes petite fille que maintenant ; tout exprimer et laisser que tout me traverse. J'ai fait une espèce d'expérience qui s'est révélée avec l'âge — peut-être : l'expérience que les femmes font quand elles découvrent l'amour et qu'elles ont des expériences charnelles — j'ai fait une espèce d'expérience à travers le corps. Je ne me rendais pas compte que ce que je faisais avec mes mains était en fait des mots et que

mon corps servait à les vivre. Je ne savais pas que je m'étais mise à créer pour exister, pour exister comme fille, puis en tant que femme. (...)

Valentina Anker : A présent, qu'en est-il de ton travail ?

P. G. : Dans le travail que je fais maintenant, j'aime la transmission entre l'émotion et l'action. Actuellement, avoir une émotion et la réaliser me remplit complètement. Le résultat compte comme expérience pour tester l'idée du départ ; il ne m'intéresse pas tellement en soi. Je peux lui tourner le dos une fois la chose finie. Ce qui me plaît tellement avec la terre et l'eau, c'est le dialogue entre la tête et les mains. J'exprime en raccourci des histoires que je vis ; cela me permet de les vivre deux fois, de les sortir de moi, de les poser à côté et d'être vide comme après l'amour. On est tout neuf. On est prêt pour un nouveau désir. Je repars à zéro. C'est une démarche très physique, et c'est là où je suis probablement très en réaction contre ceux de mon milieu, puisqu'ils font ça avec le langage. Mon expression est directement liée au physique.

V. A. : Tu as fait les Beaux-Arts pour avoir un métier ?

P. G. : Je ne me rappelle pas, ce n'était pas très important. Aux Beaux-Arts, ce n'est pas l'influence des professeurs qui m'a marquée, c'est la vie avec les jeunes, les questions qu'on se posait entre nous, la découverte de l'amour ; le fait de transmettre tout cela, parce qu'on vivait ces choses en cassant des cailloux, en modelant des corps.

V. A. : Ne voulais-tu pas t'affirmer tant que créateur ?

P. G. : Je n'y ai presque jamais cru. Je ne me suis jamais intéressée à « être une artis-

te ». Je suis une femme et je fais des choses avec mes mains.

V. A. : La compétition ne t'a jamais intéressée ?

P. G. : Non, ça m'ennuyait.

V. A. : Les différents styles des avant-gardes ne t'ont jamais touchée.

P. G. : Chaque fois que je vais voir des musées, je redécouvre des œuvres, et je les oublie. J'opère le même refus avec les œuvres d'art que celui que j'ai fait avec les idées. Je ne peux faire que ce que je suis ; ça limite beaucoup, mais c'est ainsi. Je suis ce que je fais et je fais ce que je suis. Mais je suis très sensible à la valeur que donnent les autres à ce que je fais.

V. A. : Est-ce que tes œuvres viennent tout naturellement ?

P. G. : Non, je pourrais faire comme ça, mais je ne le fais pas. Je m'étonne d'avoir choisi la technique de la céramique pour des parois, parce qu'au fond j'ai approfondi



Pernette Gaulis : Performance au Palais de l'Athénée, Genève 1982

di cette technique seulement à cause de la terre et de l'eau. A travers le tournage, j'ai découvert une espèce de symbole de ma vie, d'exercice parallèle qui représentait la tête et les mains, un dialogue entre la sensualité et l'esprit.

V. A. Est-ce que le fait d'avoir ton atelier à la maison t'a conditionnée ?

P. G. Sûrement, parce que j'ai passé mon temps à être interrompue. A un certain moment, j'ai cru que je n'y arriverais pas, à faire trois heures de ça, une heure de bouffe, la lingerie..., mais j'y suis toujours parvenue. A certains moments, c'est plus facile, puis tout d'un coup, c'est de nouveau plus dur.

V. A. Dans ton travail, vois-tu des éléments typiquement féminins ?

P. G. Je ne sais pas.

Gabrielle Huessi : cette lettre qui nous manque

Valentina Anker : Quand avez-vous commencé à peindre ?

Gabrielle Huessi : Le jour où j'ai pu accéder aux crayons et aux feuilles de papier, j'ai gribouillé. J'étais une enfant très solitaire. J'ai passé une grande partie de mon enfance à dessiner. J'ai retrouvé dernièrement les dessins que je faisais enfant. Et je me suis mise à refaire ces écritures qui sont, en fait, très à la mode en ce moment. (...)

V. A. En général quand je dis : « vous êtes une femme, vous faites de la peinture », on me répond qu'il n'y a pas de peinture de femme, qu'il y a la peinture. Qu'en pensez-vous ?

G. H. Je pense qu'il y a justement la peinture des femmes, sans même tenir compte de la peinture féministe qui n'est pas intéressante. Carla Accardi a fait toute une recherche sur le signe féminin, elle voulait absolument abolir de sa peinture les signes phalliques... Il y a une culpabilité préhistorique... J'ai employé un signe, depuis 1973, jusqu'à peut-être il y a trois mois. C'est un signe tout à fait simple, un Y avec une barre au milieu. J'aimais beaucoup ce signe et je l'ai mené jusqu'à l'obsession, ça correspondait à ce que je voulais exprimer. (...)

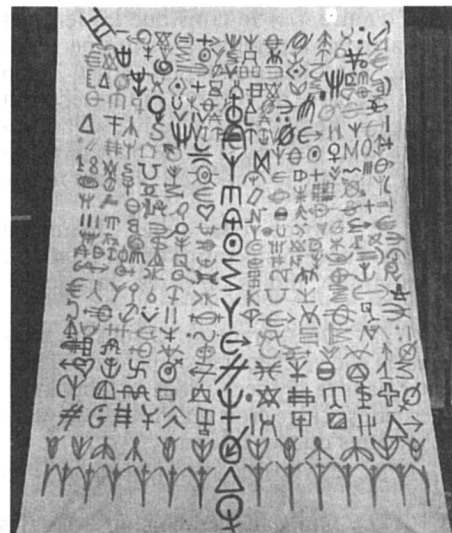
Je suis convaincue qu'il y a une peinture de femme. Simplement, on ne leur laisse pas le temps de travailler. Si je me rends comptes des difficultés que j'ai eues pour peindre, sans avoir de situation financière favorable, c'est presque de la folie que de vouloir faire de la peinture. C'est comme si moi, qui chante complètement faux et qui ai bientôt trente ans, je voulais être une pop star, ou une jeune fille de seize ans qui hurle dans un micro. C'est tout aussi difficile. Cette vie, c'est dur, c'est dur au niveau du travail... On manque de communication entre femmes. J'ai la chance d'avoir un ami qui semble s'intéresser à ma peinture.

J'ai cru parfois que des hommes s'intéressaient à ma peinture, des hommes avec qui je partageais beaucoup de choses. J'ai cru aussi que le moi profond était accepté jusqu'au jour où on m'a dit : « Tu vas finir par aller à Bel-Air si tu continues à faire tes signes obsessionnels ». Ce qui, au niveau du travail, aurait pourtant été tout à fait accepté de la part d'un homme. (...)

V. A. Est-ce que vous pensez qu'il y a une façon de peindre propre aux femmes ?

G. H. Il y a une façon, je parle en termes simples, de faire et de voir les choses, d'oser, d'oser ne pas finir, d'oser commencer un discours. Je crois que les hommes y viennent beaucoup. Je suis persuadée que, par exemple, la peinture américaine est beaucoup plus libre que la nôtre. On reproche souvent aux femmes que leur œuvre n'est pas finie, qu'elle a l'air bâclée. On nous demande pourquoi. Je suis d'accord qu'il faut savoir ce qu'on fait, mais peut-être que les femmes peignent comme elles font la cuisine, comme elles s'occupent de leur maison, de leur habillement. Elles n'ont pas arrêté de créer depuis le jour où elles sont nées, elles ont toujours créé, mais elles n'en ont pas fait un métier et je crois que cela reste dans leur peinture. Il y a la liberté, le plaisir. Souvent elles font un travail qui est trop destiné à plaire. Je suis persuadée qu'on les a habituées à plaire, on les a éduquées pour plaire. (...)

Bon, il y a des femmes qui font des pots de fleurs toute leur vie, justement pour plaire, parce qu'elles n'oseraient jamais faire quelque chose qui serait remis en question, comme elles n'oseraient jamais être quelqu'un qui serait remis en question. Un homme, on lui demandera plutôt de faire une carrière, donc de s'imposer : dans l'art, s'il est remis en question, cela signifie



Gabrielle Huessi : peinture « Deka » sur tissu, 1974

qu'il existe. Tandis que la femme, on l'a domptée jusqu'à en faire une personne qui va continuer à être l'image féminine qu'on lui a donnée quand elle était enfant.

L'esthétique, pour moi, est un gros problème. Il y a des choses que je ne montre pas. Ne représenter que le sexe féminin, pour un homme, c'est un peu désagréable. On m'a fait des reproches quand j'ai dit ce que c'était ; on m'a dit : « Ah oui, mais quel intérêt ? » Je me mets dans mes tableaux, c'est le maximum que je puisse faire. Vu que les hommes n'ont pas cessé de faire des clochers, des traits, ils n'ont pas arrêté d'être partout avec leur sexualité, je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas le droit de le faire. Je ne suis pas la seule de toute façon. Si on me demande : « Pourquoi ce signe-là, pourquoi tu l'as fait comme ça ? », je réponds que c'est parce que j'avais envie de le faire à ce moment-là, comme ça. Il n'y a

PUBLICITÉ

CHOISIR SA VIE = LIBERTÉ ET ÉMANCIPATION

- Si vous pensez que notre société a changé, mais qu'il faut continuer de lutter pour un changement plus global,
- si vous vous êtes vous-mêmes engagées pour l'égalité entre hommes et femmes et que vous avez éprouvé une légitime satisfaction après la votation du 14 juin 1981, vous aurez certainement constaté que, malgré le recul du machisme, les mythes de

la féminité et de la masculinité persistent. En fait, les choses ont peu changé quant aux inégalités concernant, entre autres, l'accès aux carrières, les salaires et la formation professionnelle...
- Enfin, si comme nous, vous souhaitez une société, où les rapports entre les gens, seraient plus justes, plus harmonieux, PRENEZ LE RISQUE DE LA LIBERTÉ et les 22 et 23 octobre, VOTEZ

Alternative
DEMOCRATIQUE

Alternative démocratique Case postale 2062 1002 Lausanne

rien d'autre. (...) Je crois que les femmes qui arrivent à peindre, à s'exprimer vraiment, sont beaucoup plus libres qu'un homme, parce qu'elles ont fait un tel effort sur elles-mêmes pour se dire : « Peu importe si ça plaît ou si ça ne plaît pas ». Si elles ont fait le pas, c'est vraiment une nécessité.

V. A. Croyez-vous qu'une femme a moins d'ancêtres peintres qu'un homme ? C'est-à-dire, moins de pères, en quelque sorte ?

G. H. Oui, sûrement. Disons de maîtres. Si elle va chercher, on peut aller chercher dans la broderie, dans la fabrication des pains. Là, je crois qu'elle a tout autant d'ancêtres que les hommes.

V. A. Et vous, en avez-vous cherché ou pas ?

G. H. Oui, dans la préhistoire, dans les pots, dans les vases et les signes de cette décoration, qui semblait complètement anodine. La poterie était souvent faite par des femmes. Disons qu'elles ont toujours créé, mais elles ne le savent pas. Elles ont toujours fait quelque chose. Il y a aussi

Valentina Anker est née à Padoue en 1938. Après des études de langues, linguistique, esthétique et arts du spectacle dans différentes universités européennes, elle obtient en 1976 un doctorat ès lettres à l'Université de Genève, où elle enseigne comme maître-assistante pendant deux ans. Auteur d'un livre sur Max Bill, elle prépare actuellement le catalogue raisonné de l'œuvre d'Alexandre Calame au Musée d'Art et d'Histoire de Genève.

La relève des Muses, entretiens avec des femmes artistes (Ed. l'Age d'Homme) va sortir de presse en ce mois d'octobre. Prix de l'édition courante (avec 20 reproductions hors-texte des linogravures en noir et blanc) : 50 francs.

simplement la femme qui s'habille ou qui fait ses habits. Je pense à ma mère qui tient à aller chez la couturière. Mon père faisait des chapeaux, donc il créait des têtes, il couvrait la tête. Il faisait un personnage. Moi, je me disais : ma mère, elle ne fait rien, mais ce n'est pas vrai. Si je repense à mon tablier d'école qu'elle inventait, aux tissus qu'elle choisissait, à la cuisine qu'elle faisait, il y avait des tas de gestes quotidiens où elle créait et je pense que c'est dans le quotidien que la femme a créé. Si elle va se chercher des maîtres dans le passé, dans la grande peinture, elle ne va pas en trouver. Car les rares femmes qui ont peint au XVIIIe siècle, quand elles connaissaient un grand peintre, ou bien elles devenaient leur modèle ou bien leur femme de ménage, ou bien elles arrêtaient de peindre parce qu'elles avaient des enfants. Ce n'était pas facile. Je pense qu'une femme qui a des enfants, elle a créé déjà une bonne part de sa vie. Elle a déjà fait une belle œuvre. On lui reproche d'arrêter de peindre, mais elle n'en sent peut-être plus la nécessité. (...)

(Suite de la p. 15)

ces travailleurs-là que nous souhaitons la baisse du nombre des heures de travail pour le même salaire.

Faire sauter tous les carcans

Cela étant dit, il n'est pas question de faire entrer les femmes dans de nouveaux carcans. Tous les carcans doivent sauter. Nous n'avons pas de modèle à imposer ni même à proposer à quiconque. Pour nous, la revendication de l'égalité est une revendication à caractère libertaire.

Dans ce même esprit, nous ne voulons pas non plus condamner le modèle familial traditionnel, qui a assuré le bonheur de beaucoup de gens, même si nous partageons avec les mouvements féministes le désir de lui enlever la qualité de modèle contraignant.

FS L'année dernière, au moment où il était question de lancer une nouvelle initiative sur l'avortement (projet qui a finalement été abandonné), votre double charge de secrétaire de l'USS et de secrétaire de la commission féminine vous a placée dans une situation embarrassante. Les femmes de l'USS souhaitaient en effet que le texte de l'initiative comportât la clause du remboursement par les caisses-maladie, alors que l'USS elle-même avait un autre point de vue. Cet épisode reflète-t-il un malaise d'ordre général entre les organismes centraux et les commissions féminines ?

R. D. Non, je ne crois pas. Ma position personnelle est un peu particulière. Il est parfois difficile de servir deux maîtres ! Mais les tensions sont dans l'ensemble très supportables.

Propos recueillis par
Silvia Lempen

(Suite de la p. 28)

Les milieux conservateurs l'admettent évidemment avec moins de facilité. Quant aux villages, nous sommes bien accueillies et n'avons aucun problème de communication avec le public. Les femmes en particulier sont des spectatrices enthousiastes et se montrent désireuses d'en savoir plus. Lors des débats, elles nous interrogent sur notre activité. Bien entendu, le choix du théâtre en tant que profession leur est encore difficile pour des raisons économiques et sociales. Il leur faudrait quitter la sécurité du village pour un métier sans garantie.

FS Et au sein des milieux de théâtre, quelle est la position des femmes ?

L. T. Malgré le nombre considérable de comédiennes, la mise en scène, notamment, reste le domaine des hommes. Une seule femme, comédienne depuis une quarantaine d'années, a réalisé de nombreuses mises en scène. Deux autres comédiennes de sa génération ont tenté l'aventure, mais elles ont abandonné en cours de route. Ce qui est compréhensible lorsque l'on songe à la difficulté de la tâche pour une femme. En effet, il n'est pas possible de tout oublier jusqu'au lendemain après une journée de répétitions. La mise en scène vous occupe pleinement jusqu'à la création finale. C'est donc une entreprise beaucoup plus compliquée intellectuellement, psychologiquement et même administrativement pour une mère de famille. A moins qu'elle ne parvienne à se libérer totalement de ses soucis quotidiens pendant la période des répétitions. Les jeunes générations de femmes n'hésitent pourtant pas à se lancer dans la mise en scène, tant au théâtre qu'au cinéma.

Par ailleurs, il arrive que les comédiennes conservent leur nom de famille en se mariant. C'est ce que j'ai fait à cause de

mon père, mais aussi parce qu'en cours de carrière, il est difficile de modifier un nom qui a fini par être votre carte de visite.

FS Et votre expérience théâtrale ?

L. T. J'ai débuté comme comédienne en 1968 et exercé par la suite comme assistante à la mise en scène. J'ai cependant acquis une solide expérience en mise en scène de théâtre amateur avant de monter des spectacles de professionnels. Les spectacles où j'ai dirigé les lycéens furent un grand enrichissement pour moi. En 1980, ma première mise en scène professionnelle a été une pièce de Garcia Lorca, la **Maison de Bernarda Alba**. Le village espagnol où se déroule la pièce et les villages anatoliens se ressemblent étonnamment. J'ai ensuite réalisé la mise en scène d'une pièce pour les enfants, basée sur une série de contes populaires dont le personnage principal était un adolescent d'une quinzaine d'années. Nous avons modernisé les éléments, adapté les personnages et les faits à la société actuelle. Je voulais que l'enfant spectateur se sente proche du personnage. Je crois que nous avons réussi.

A l'avenir, j'aimerais développer ce rapport de l'enfant au théâtre dans le cadre du théâtre d'Etat, où je travaille, qui a les moyens de se rendre jusque dans les villages les plus isolés. Si j'aspire au théâtre pour enfants, c'est que je crois au théâtre comme forme d'enseignement par le jeu, comme un divertissement plein d'exigence. Pour les enfants, c'est une formation de base qui leur permettra de devenir des spectateurs avertis plus tard. C'est aussi, pour eux, un moyen d'entrer en contact avec une culture ancienne très riche, rejetée par une certaine forme de modernisation. Les retrouvailles avec cet héritage culturel leur ouvrent la voie pour créer à partir de leurs propres racines et de leur identité propre.

Propos recueillis par Sima Dakkus